



BERNARD QUILLIET

# Jean l'Évangéliste

Tallandier



# JEAN L'ÉVANGÉLISTE

## Du même auteur

- Les Corps d'officiers de la prévôté et vicomté de Paris et de l'Île-de-France, de la fin de la guerre de Cent Ans au début des guerres de Religion. Étude sociale*, thèse de doctorat d'État, Lille, 1982, deux volumes (ouvrage couronné par l'Académie française).
- Christine de Suède. Un roi exceptionnel*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982 (ouvrage couronné par l'Académie française).
- La Véritable Histoire de France*, essai d'histoire-fiction, Paris, Presses de la Renaissance, 1983.
- Un goût de pierre à fusil*, souvenirs familiaux picards, Paris, Presses de la Renaissance, 1984.
- Les Chevauchées de la gloire*, roman, Paris, Presses de la Renaissance, 1985.
- Louis XII. Père du peuple*, Paris, Fayard, 1986 ; rééd. 1998 (médaille de vermeil de l'Académie française).
- Les Demoiselles américaines*, roman, Paris, Presses de la Renaissance, 1988.
- L'Affaire du Petit-Val. Un crime mystérieux sous le Directoire*, Paris, Albin Michel, 1989.
- Le Paysage retrouvé. Essai sur le paysage historique*, Paris, Fayard, 1989.
- Guillaume le Taciturne*, Paris, Fayard, 1994.
- La France du beau xvr<sup>e</sup> siècle (1490-1560)*, Paris, Fayard, 1998 (grand prix Gobert de l'Académie française).
- La Tradition humaniste (viii<sup>e</sup> siècle av. J.-C.-xx<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Paris, Fayard, 2002 (Grand Prix catholique de littérature 2003).
- L'Acharnement théologique. Histoire de la grâce en Occident (iii<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Fayard, 2007.
- Lacépède. Savant, musicien, philanthrope et premier grand chance-lier de la Légion d'honneur*, Paris, Tallandier, 2013.
- Douze amants qui ont changé l'histoire*, Paris, Pygmalion, 2015.

Bernard Quilliet

# JEAN L'ÉVANGÉLISTE

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2022  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)  
ISBN : 979-10-210-2974-3

## Avant-propos

Malgré d'inévitables divergences, la plupart des spécialistes de l'histoire romaine s'accordent sur un point non négligeable. Si l'on considère que l'empire a duré à peu près cinq cents ans et compté quelque soixante-dix souverains, ce serait essentiellement sous le règne des deux premiers, Auguste et Tibère, que cet ensemble aurait été, sinon le plus étendu, du moins le plus solide, le mieux administré, et le plus favorisé par la conjoncture générale.

Hasard ? Coïncidence ou, au contraire, signe indirect d'un événement majeur ? C'est l'époque où le christianisme fait irruption dans l'histoire, porté par la parole de Jésus le Nazaréen, elle-même reprise et largement répandue à travers le monde grâce à l'action de ses disciples au sens large, et surtout de ses douze apôtres.

Parmi ces derniers, celui qu'on appelle saint Jean, ou plus simplement Jean, est l'un de ceux dont on parle le plus et qui a le plus inspiré ou retenu l'attention des historiens, des exégètes, des théologiens, des orateurs sacrés, voire des artistes ou des écrivains. Mais cet intérêt constant, largement répandu dans tout le monde occidental et resté vivace au cours des siècles ne doit pas empêcher de se poser deux questions préalables.



Saint Jean a-t-il seulement existé ? Cette interrogation n'est pas aussi gratuite, fantaisiste ou provocatrice qu'il pourrait le sembler. Il n'est guère possible d'échapper à une telle question, au moins dans la mesure où elle se rattache à une autre, d'importance plus grande encore et concernant cette fois l'existence de son maître, mentor et ami, Jésus de Nazareth, appelé aussi Jésus Christ, ou encore le Christ dans diverses confessions chrétiennes. Or, s'il apparaît que la mention de celui-ci, le récit de ses actes ou l'évocation de ses paroles relèvent de la fiction et de ses facilités, voire de l'affabulation délibérée ou, à la limite, de l'imposture, il y a évidemment peu de chances pour que, de même, Jean n'ait pas été une sorte d'être mythique, quelque peu inventé pour les besoins d'une cause particulière.

Sans remonter au-delà du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a vu certains érudits s'interroger de façon quelque peu insolite sur la personne de Jésus, comme l'Allemand Reimarus<sup>1</sup> ou encore Voltaire, qui semble avoir eu la prudence minimale de ne pas faire connaître ouvertement sa véritable opinion sur ce point capital, rappelons qu'à une époque pas si lointaine, on a fort discuté de ce sujet. Une thèse en quelque sorte négationniste était avancée par divers chercheurs que troublait plus spécialement le silence des contemporains ou des épigones immédiats sur ce qui aurait dû être considéré comme un événement majeur dans la réalité palestinienne sous le règne de Tibère, à savoir la venue, dans le monde juif, d'un homme au discours ô combien nouveau, voire bouleversant.

Pour l'essentiel, il s'agissait de savants fort sérieux, honnêtes et parfois d'une stature intellectuelle tout à fait respectable : en Allemagne, avec quelque prudence, David Strauss<sup>2</sup>, puis plus ouvertement Christian



Baur<sup>3</sup>, Bruno Bauer<sup>4</sup>, Albrecht Kalthoff, Peter Christian Jensen ou Arthur Drews ; dans les pays anglo-saxons, William Benjamin Smith ou John M. Robertson, voire, au Danemark, Georg Brandes. Sans oublier, en France, Prosper Alfaric, Albert Bayet et surtout Paul-Louis Couchoud dont les ouvrages allaient faire un certain bruit entre le début des années 1920 et le milieu de la décennie suivante.

Bruit assez fracassant pour que, dans le monde des études bibliques, certains exégètes partent très vite à la contre-attaque. Comme on peut l'imaginer, il s'agissait surtout de chrétiens, mais point seulement : il y avait là des catholiques, comme le père de Grandmaison ou le père Huby, plus tard le père Xavier Léon-Dufour et le père Boismard, sans oublier des protestants, comme Maurice Goguel, des esprits plus ou moins tentés par le modernisme comme Alfred Loisy, des libres-penseurs, des sceptiques ou des agnostiques convaincus, comme Charles Guignebert. Leur raisonnement, voire leur démonstration – ou prétendue démonstration –, à la fois fondée sur la science et sur la finesse d'analyse et la logique rigoureuse, avait, dès avant la Seconde Guerre mondiale, suffisamment touché la cible négationniste pour prétendre en dégager largement le caractère obsolète. Par la suite et jusqu'à ces dernières années, une argumentation plus ou moins semblable sera reprise ou, plus simplement, admise, sans autre forme de procès, entre autres par Étienne Trocmé, Albert Schweitzer, le pasteur Daniel Marguerat, par divers spécialistes comme le professeur Simon-Claude Mimouni ou Marc Stéphane, des esprits éclairés comme Henri Guillemin et d'autres encore, à l'instar de Daniel-Rops ou Jean-Christian Petitfils.

Dans le même temps, d'autres spécialistes plus éminents encore, comme l'illustre le père Lagrange, par la suite Rudolf Bultmann, Claude Tresmontant ou encore François Laplanche, ne s'attardaient plus guère à ferrailler sur ce sujet, considéré comme dépassé.

Pourtant, l'estocade était venue ou allait venir d'ailleurs : du côté des découvertes archéologiques parfois les plus récentes et qui, reprises par des savants comme l'abbé Charles Perrot, contribuèrent dans une large mesure à redonner leur valeur aux textes néotestamentaires. Or, si ces vestiges apparaissent comme des témoignages valables, il semble impossible de nier la réalité historique d'un personnage nommé Yeschoua ou Jésus, à un moment précis de l'histoire et en une contrée donnée du monde méditerranéen. Ce Jésus ayant bien existé, comme le racontent les Évangiles, il devient difficile d'affirmer qu'il n'en va pas de même pour son disciple Jean.

S'il est ainsi à peu près permis de répondre à la première question, il en reste une autre, peut-être plus délicate à résoudre. En fait, il ne s'agit guère de savoir ici pourquoi nous avons choisi Jean – Yohann ou Johannès – comme sujet de cet ouvrage. Exceptionnellement, la réponse sera simple : c'est que, parmi les Douze aussi bien que parmi les Quatre, notre *personnage* – qu'en tout état de cause on connaît si mal – reste celui qui pose à l'historien le plus de problème(s), au singulier comme au pluriel, ce qui explique peut-être la relative rareté des ouvrages écrits spécifiquement sur lui.

Mais la réalité est encore plus complexe qu'on pourrait le croire, car il faut se demander qui, d'un point de vue historique, est le véritable Jean, considéré ordinairement comme l'auteur de plusieurs livres du Nouveau Testament et l'inspirateur, conscient ou non, de tout un

courant spirituel – voire de plusieurs – qui a persisté au long des siècles et s’est maintenu dans une certaine mesure jusqu’à nos jours. S’agit-il du fils de Zébédée, Jean, l’un des apôtres, comme l’a longtemps affirmé la tradition chrétienne aussi bien chez les catholiques que chez les orthodoxes, les monophysites ou les protestants ? Ou bien s’agit-il d’un autre Jean, donc d’un homonyme, un personnage mystérieux qui aurait été, non l’un des douze apôtres, mais un simple disciple, à la fois le plus profond, le plus cultivé, le plus inspiré des quatre évangélistes, et peut-être aussi le plus ambitieux, le plus intrigant, voire poussé par les prétentions les plus troublantes ou les plus déconcertantes ?

Pour s’efforcer de répondre à une telle question, mais sans vouloir absolument rejoindre l’apologétique chrétienne, sans se présenter non plus comme une amorce de réflexion rationaliste, voire comme un simple exercice teinté d’indifférence ironique ou désinvolte, cet ouvrage tente de suivre la démarche strictement objective de l’historien idéal : établir les faits en tenant compte de leur plus ou moins grande vraisemblance ; les expliquer ; proposer une (ou plusieurs) interprétation(s) ; signaler – sans les rejeter par principe – les récits d’apparence légendaire et les interprétations téméraires ; insister sur les possibles conséquences de ce qui a été mis en évidence ; et constituer ainsi une sorte de « corpus johannique » où pourraient venir puiser tous ceux – croyants ou non – que passionne le thème des origines du christianisme.

C’est ainsi que, pour l’essentiel, nous recourrons à une démarche tout à fait traditionnelle : dans le plan que nous nous proposons de suivre se succéderont en effet trois parties. Non point trois par habitude ou conformisme universitaire, pas davantage par réflexe quasi

superstitieux en hommage au chiffre trois, moins encore par paresse intellectuelle, mais parce que la succession des trois thèmes abordés nous semblait le mieux répondre aux questions que nous nous posions. À savoir : une œuvre problématique ; une identité incertaine ; une filiation persistante, mais ambiguë.

Première partie

## L'OPUS JOHANNIQUE



Livre premier

CONTEXTES





## Chapitre premier

# LE CONTEXTE GÉOGRAPHIQUE

Dans l'histoire du monde, ce que nous appelons le 1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. fut aussi, et presque par définition, celui qui a vu venir au jour l'ensemble des éléments bibliques auxquels nous nous intéressons ici. Indépendamment de tout recours à une révélation quelconque, certes toujours possible, mais non démontrable, un tel événement n'est pas dû au hasard, mais apparaît comme le fruit d'un déterminisme qu'il est difficile de négliger totalement.

Si notre ère quaternaire a été considérée avant tout comme une succession de glaciations coupées plus ou moins régulièrement d'intervalles moins froids, la dernière d'entre elles – dite de Würm – a cessé de s'étendre quelque 12 000 ans avant l'époque qui nous intéresse pour laisser peu à peu – en un ou deux millénaires seulement – la place à une fonte des glaciers, elle-même inégale selon les secteurs : d'une importance majeure dans les régions situées aux latitudes les plus élevées, longtemps recouvertes par la carapace des inlandsis ; plus limitée dans les ensembles montagneux relativement isolés, comme les Alpes ou le Caucase ; et, bien évidemment, à peine perceptible dans les régions plus méridionales,

certaines marquées par une certaine chute des températures moyennes pendant les périodes générales de refroidissement, mais restées en dehors des territoires soumis à une glaciation continentale étendue.

Plus encore, dans la mesure où, pour ces temps lointains, le réchauffement climatique apparaît aux yeux de l'historien, sinon comme une bonne chose, du moins comme un répit dans les âpres combats d'une survie problématique, cette époque peut, avec le recul, passer pour relativement propice à l'émergence de nouvelles préoccupations, non plus seulement d'ordre immédiat, pratique, matériel ou alimentaire, mais correspondant, cette fois, à des interrogations d'une nature nouvelle, à l'origine chargées de craintes et d'angoisses, puis constituant, d'une certaine façon, des cheminements passablement tortueux vers le mystère, une amorce de spiritualité, voire, pourquoi pas ?, une certaine spéculation intellectuelle.

Autant de raisons qui pourraient expliquer que la civilisation – ou, du moins, notre civilisation dite occidentale – soit née dans ces régions relativement épargnées par les derniers phénomènes climatiques plutôt que sur les pentes ingrates du Pamir ou les steppes désolées d'Asie centrale. D'autres se sont interrogés sur l'émergence du phénomène religieux au cours de ces époques reculées. Remarquons au moins que le judéo-christianisme – pour ne parler que de lui – a fait son apparition dans l'un de ces secteurs alors relativement privilégiés du point de vue climatique. Et c'est de là qu'est sorti, c'est de cette source que s'est inspiré, directement ou indirectement, notre opus johannique, en quelque sorte fils du Proche-Orient méditerranéen.

Peut-être avant même l'émergence, l'affirmation ou l'approfondissement du phénomène religieux, cette

vaste région avait déjà ses pesanteurs héritées de temps plus anciens et de traditions tenaces dont le détail nous échappe dans une large mesure, mais dont les ultimes manifestations ont continué à se faire sentir parfois très tard, sinon même jusqu'à notre époque : le faible recours à l'outil rationnel, la crainte superstitieuse de forces d'autant plus redoutables qu'elles restaient mal connues, le poids de la tradition, les contraintes familiales, la toute-puissance du père, la soumission de la femme. Ces caractéristiques propres à de nombreuses portions du pourtour méditerranéen se retrouvent dans une assez large mesure là où ont été rédigés les éléments constitutifs de l'opus johannique, en Palestine et en Asie Mineure.

Ce dernier secteur correspond plus précisément à la côte occidentale de cette péninsule, dans la portion située au sud de Smyrne et bordée par la mer Égée. C'est là que se trouveraient, dans la vie de l'apôtre Jean dit l'évangéliste, et plus particulièrement dans l'élaboration de l'œuvre qui lui est attribuée, deux étapes majeures, à en croire au moins la Tradition.

C'est d'abord à Éphèse que notre apôtre se serait installé dans les années postérieures à la Pentecôte. Devant, depuis quelques siècles, sa prospérité à un temple de Diane rapidement devenu haut lieu de pèlerinage, ce port actif était en même temps un centre financier particulièrement prospère, touché dès l'an 50 par la prédication chrétienne et doté peu après d'une Église fondée par saint Paul. Aujourd'hui, de ce passé, il ne reste plus que des ruines : une agora grecque, un forum romain, diverses rues à colonnades, un gymnase, un théâtre, quelques portes monumentales et même les murs branlants de ce qui a dû être une bibliothèque. Jean se montra-t-il sensible à un spectacle vraisemblablement aussi majestueux ?

Comment connaître les réactions d'un petit Juif subissant toujours la pesanteur de son exclusive religiosité ? Comment découvrir dans quelle mesure il aurait subi l'influence de ce grand port cosmopolite, largement ouvert sur le monde, passablement hellénisé et encore si peu évangélisé ?

C'est que nous sommes ici dans un univers totalement différent de ce que l'auteur ou les auteurs possibles de l'opus johannique ont pu connaître dans leur secteur d'origine, la Palestine, qui constituait en quelque sorte la pointe méridionale de la Syrie antique, délimitée à l'ouest par la mer Méditerranée, à l'est par ce qu'on appelle la dépression du Ghor, fossé long de quelque deux centaines de kilomètres ou davantage, large de 15 à 20 kilomètres selon les endroits et occupé par la vallée du Jourdain. Traversant le lac Séméchonite (ou Méron) quelques mètres seulement au-dessus du niveau de la mer, ce fleuve se trouve déjà, un peu plus loin vers le sud, à moins 200 mètres d'altitude en débouchant sur le lac de Tibériade et, 100 kilomètres par la suite, plus bas encore à son arrivée dans la mer Morte, étalée à moins 390 mètres.

Malgré sa taille modeste (guère plus de 30 000 km<sup>2</sup>), voilà un pays qui, du point de vue géographique, manquait singulièrement d'uniformité. Raoul Blanchard, gloire d'une certaine géographie descriptive, aujourd'hui réputée dépassée mais parfois utile en certaines circonstances, a laissé de ce secteur une description qui mérite de ne pas être oubliée.

Se déplaçant vers l'est à partir de la Méditerranée et après avoir évoqué rapidement l'étroite plaine côtière, notre géographe passe aux premières hauteurs, en commençant par une dure montée en trois gradins qu'il faut

## Table

Avant-propos.....	7
-------------------	---

### Première partie L'OPUS JOHANNIQUE

LIVRE PREMIER. – Contextes.....	15
Chapitre premier. – Le contexte géographique.....	17
Chapitre II. – Le contexte politique.....	25
Chapitre III. – Le contexte socio-religieux.....	33
LIVRE SECOND. – Le résultat .....	47
Chapitre premier. – L'autre pentateuque.....	49
Chapitre II. – Les trois éléments.....	53

### Deuxième partie QUEL AUTEUR ?

LIVRE PREMIER. – L'opinion traditionnelle.....	119
Chapitre premier. – Les comparaisons.....	121
Chapitre II. – Les nouvelles hypothèses .....	135

JEAN L'ÉVANGÉLISTE

LIVRE SECOND. – Les deux options les plus plausibles...	143
Chapitre premier. – S'agirait-il de l'apôtre ?.....	145
Chapitre II. – <i>Presbuteros Joannes</i> , dit encore Jean le presbytre, ou Jean l'ancien.....	191

Troisième partie  
LA SURVIE JOHANNIQUE

LIVRE PREMIER. – Survie ancienne.....	205
Chapitre premier. – Premiers témoignages : vrais, douteux ou fantaisistes.....	207
Chapitre II. – Premières filiations religieuses.....	223
LIVRE SECOND. – Survie plus récente.....	241
Chapitre premier. – Survie élitaine .....	243
Chapitre II. – Survie populaire .....	271
Conclusion.....	283
Notes.....	285
Sources et bibliographie.....	329